

H.D.  
1971  
ou  
1972

# LA GUERRE PROSPÈRE DU GÉNÉRAL COLE

UN RECIT  
DE VLADIMIR POZNER

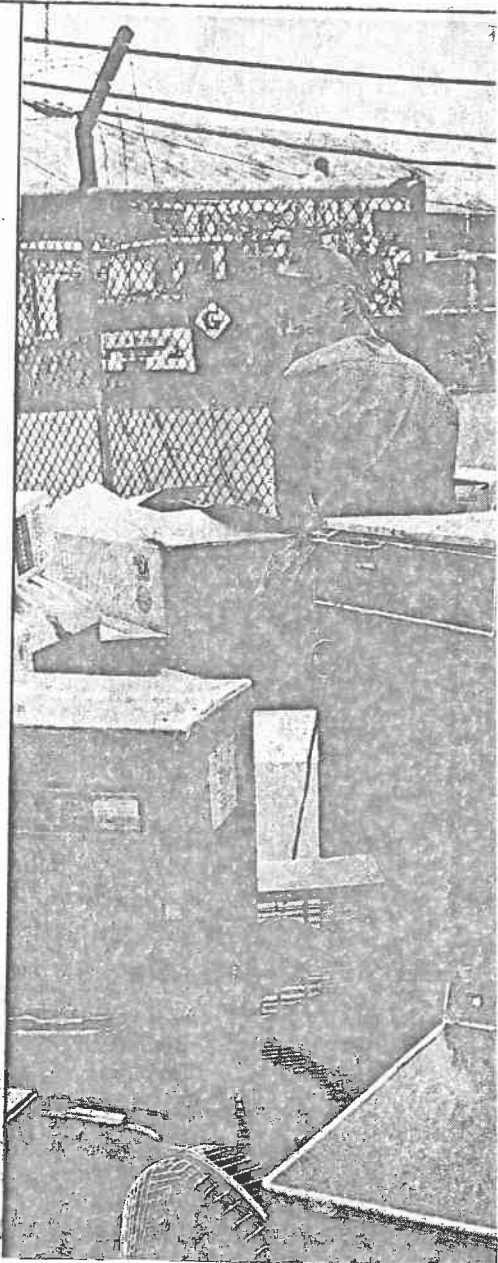
— Jamais  
je n'accepterai la paix  
dans le déshonneur !  
Le président Nixon,  
dissipant du coup  
les rumeurs perfides  
sur la fin prochaine  
de la guerre au Vietnam,  
vient de le redire.  
Le déshonneur.  
Quel honneur lui reste-t-il  
donc à sauver ?  
Après les déportations

Quiconque a suivi les nouvelles de la guerre au Vietnam a dû lire dans la presse ou entendre à la radio le nom de Long Binh qui a été, depuis plusieurs années, la plus importante concentration de troupes américaines : environ quarante mille hommes. Il n'ignore pas que le camp n'est pas éloigné de Saigon, qu'il n'est pas à l'abri d'éventuelles attaques des partisans, qu'il est en première ligne : le Vietnam tout entier est le front. Ce qui peut étonner davantage, c'est d'apprendre l'existence à Long Binh d'une trentaine d'installations qui relèvent du restaurant, du café, du club, de la boîte de nuit, et j'en passe, par politesse.

Un jour, le sergent-chef Higdon, qui travaillait dans ces établissements, comme il l'avait fait pendant la guerre de Corée, suggéra au commandant Saint-Martin, récemment nommé à la tête de ce service, de l'accompagner à Saigon ; l'officier y apprendrait des choses utiles à l'exercice de ses nouvelles fonctions.

La voiture approchait de la ville. Les passants se garaient, jeunes ou vieux, femmes et enfants. Ils ne présentaient pas d'intérêt : tous étaient vietnamiens. L'auto s'arrêta devant une villa.

Ils furent introduits auprès de l'hôte, M. Crum, un civil, un Américain. Le sergent, qui le traitait avec déférence, lui présenta l'officier. Crum sourit pour engager aussitôt une discussion avec Higdon. Saint-Martin écouta : il était venu pour s'instruire. Il était question de rattacher deux autres clubs à ceux de Long Binh.



# LA RE RE DU AL LE

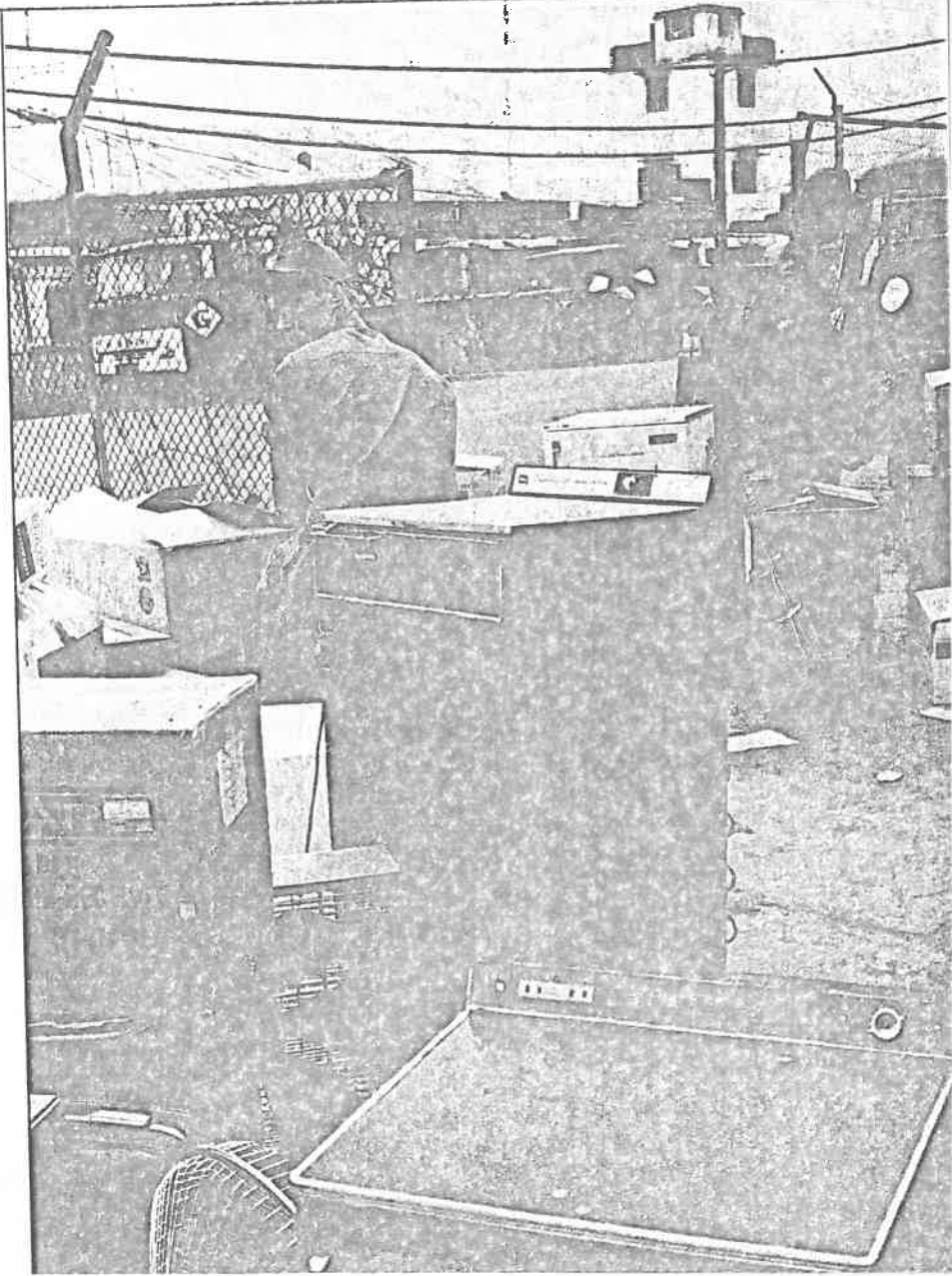
RECIT  
ZNER

Quiconque a suivi les nouvelles de la guerre au Vietnam a dû lire dans la presse ou entendre à la radio le nom de Long Binh qui a été, depuis plusieurs années, la plus importante concentration de troupes américaines : environ quarante mille hommes. Il n'ignore pas que le camp n'est pas éloigné de Saigon, qu'il n'est pas à l'abri d'éventuelles attaques des partisans, qu'il est en première ligne : le Vietnam tout entier est le front. Ce qui peut étonner davantage, c'est d'apprendre l'existence à Long Binh d'une trentaine d'installations qui relèvent du restaurant, du café, du club, de la boîte de nuit, et j'en passe, par politesse.

Un jour, le sergent-chef Higdon, qui travaillait dans ces établissements, comme il l'avait fait pendant la guerre de Corée, suggéra au commandant Saint-Martin, récemment nommé à la tête de ce service, de l'accompagner à Saigon ; l'officier y apprendrait des choses utiles à l'exercice de ses nouvelles fonctions.

La voiture approchait de la ville. Les passants se garaient, jeunes ou vieux, femmes et enfants. Ils ne présentaient pas d'intérêt : tous étaient vietnamiens. L'auto s'arrêta devant une villa.

Ils furent introduits auprès de l'hôte, M. Crum, un civil, un Américain. Le sergent, qui le traitait avec déférence, lui présenta l'officier. Crum sourit pour engager aussitôt une discussion avec Higdon. Saint-Martin écouta : il était venu pour s'instruire. Il était question de rattacher deux autres clubs à ceux de Long Binh.



qu'il prétend protéger,  
il a étendu le malheur  
à toute l'Indochine,  
recouru aux armes chimiques  
qui tuent le pays  
en même temps  
que les hommes.  
Battu par  
l'offensive populaire  
au sud,  
il fait raser une à une  
les villes du nord ;  
ses bombardiers  
s'acharnent sur  
le réseau vital des digues.  
Et pendant ce temps,  
dans les bases militaires,  
comme celle  
de Long Binh...  
Vladimir Pozner  
raconte...

## le temps présent

— Je vais essayer, dit Higdon.  
Mais il y a quelqu'un dans les bureaux qui insiste pour qu'on fasse d'abord l'inventaire.

— Qu'il aille se faire foutre !  
s'écria Crum. Je donnerai un coup de fil à Earl à ce sujet. »

Et les deux hommes de quitter la pièce pour conférer en tête à tête. Demeuré seul, l'officier se demanda qui pouvait bien se prénommer Earl. Il avait encore beaucoup à apprendre.

La deuxième villa où le sergent l'emmena était vaste et luxueuse. Elle était habitée par une charmante Vietnamiennne, Mme Phoung. Saint-Martin avait déjà eu l'occasion de l'apercevoir à Long Binh où elle rendait souvent visite. On l'y appelait Dame Dragon, d'après le personnage d'une célèbre bande dessinée: « Terry et les pirates », qui est familière aux Américains depuis leur jeune âge.

Le « pourquoi nous combattons » a

Mme Phoung, disait-on à Long Binh, lui ressemblait.

Le sergent s'isola avec elle. Le commandant patienta de nouveau. Au bout d'une heure, l'héroïne de la bande (dessinée) vint lui dire qu'elle avait chargé son frère, M. Phoung, de le conduire à l'hôtel où il pourrait passer la nuit. Higdon avait disparu.

En chemin, M. Phoung s'informa pour savoir si sa sœur pouvait compter obtenir un contrat pour construire à Long Binh un bain de vapeur et un salon de massage. La décision dépendait d'une commission d'officiers et de Saint-Martin lui-même. Il savait qu'une dizaine de concurrents avaient fait des offres analogues, et il se borna à répondre que rien n'avait été encore décidé. M. Phoung insista, soulignant les avantages du projet de

le temps d'attendre. Fais le nécessaire aussitôt.

## le temps présent

*Le « pourquoi nous combattons » de la sale guerre : pour le trafic...*

— Je vais essayer, dit Higdon. Mais il y a quelqu'un dans les bureaux qui insiste pour qu'on fasse d'abord l'inventaire.

— Qu'il aille se faire foutre ! s'écria Crum. Je donnerai un coup de fil à Earl à ce sujet. »

Et les deux hommes de quitter la pièce pour conférer en tête à tête. Demeuré seul, l'officier se demanda qui pouvait bien se prénommer Earl. Il avait encore beaucoup à apprendre.

La deuxième villa où le sergent l'emmena était vaste et luxueuse. Elle était habitée par une charmante Vietnamiennne, Mme Phoung. Saint-Martin avait déjà eu l'occasion de l'apercevoir à Long Binh où elle rendait souvent visite. On l'y appelait Dame Dragon, d'après le personnage d'une célèbre bande dessinée: « Terry et les pirates », qui est familière aux Américains depuis leur jeune âge.

Mme Phoung, disait-on à Long Binh, lui ressemblait.

Le sergent s'isola avec elle. Le commandant patienta de nouveau. Au bout d'une heure, l'héroïne de la bande (dessinée) vint lui dire qu'elle avait chargé son frère, M. Phoung, de le conduire à l'hôtel où il pourrait passer la nuit. Higdon avait disparu.

En chemin, M. Phoung s'informa pour savoir si sa sœur pouvait compter obtenir un contrat pour construire à Long Binh un bain de vapeur et un salon de massage. La décision dépendait d'une commission d'officiers et de Saint-Martin lui-même. Il savait qu'une dizaine de concurrents avaient fait des offres analogues, et il se borna à répondre que rien n'avait été encore décidé. M. Phoung insista, soulignant les avantages du projet de

sa sœur : elle comptait adjoindre à un bain de vapeur une maison dite de tolérance avec service d'examen médical. De plus, dit-il, Dame Dragon était une amie fort personnelle du général Cole. L'officier n'attachait pas d'importance à ce qu'il considérait comme une vantardise.

Il venait de monter dans sa chambre lorsqu'un groom se présenta. L'homme apportait une bouteille de whisky et du coca-cola avec les compliments d'un gérant qui semblait savoir que le commandant aimait mélanger les deux boissons. Saint-Martin se versa à boire lorsqu'il entendit de nouveau frapper à la porte. Cette fois-ci c'était une Vietnamiennne, jeune et belle, qui, sans le laisser ouvrir la bouche, lui confia qu'elle avait envie de passer la nuit avec lui.

Déconcerté, ne sachant que faire

Nhon, au bord de la mer de Chine. Il y en avait plus encore à Long Binh où Saint-Martin devait trouver des caisses contenant aussi bien des réfrigérateurs que des juke-box, des machines à laver que des appareils à sous. A en croire les inscriptions sur les emballages, tout était destiné aux mess et cantines. Saint-Martin s'informa auprès d'un sous-off :

« C'est une affaire, dit l'autre, que le général Cole a conclue avec un civil, à Saigon. »

L'officier était venu parce qu'il attendait de la vaisselle pour les cantines. Il finit par en trouver qu'il voulait faire emporter, mais le sous-off lui jeta :

« Vous ne pouvez rien prendre sans l'accord précis du général Cole. »

Les marchandises quittaient le camp dans des camions militaires pour être livrées à des clients particuliers, à Saigon. Le commandant rédigeait des rapports qui restaient sans effet, informait ses supérieurs qui demeuraient au courant de rien. Comme il devait déposer par la suite :

« Lorsque vous mentionnez le

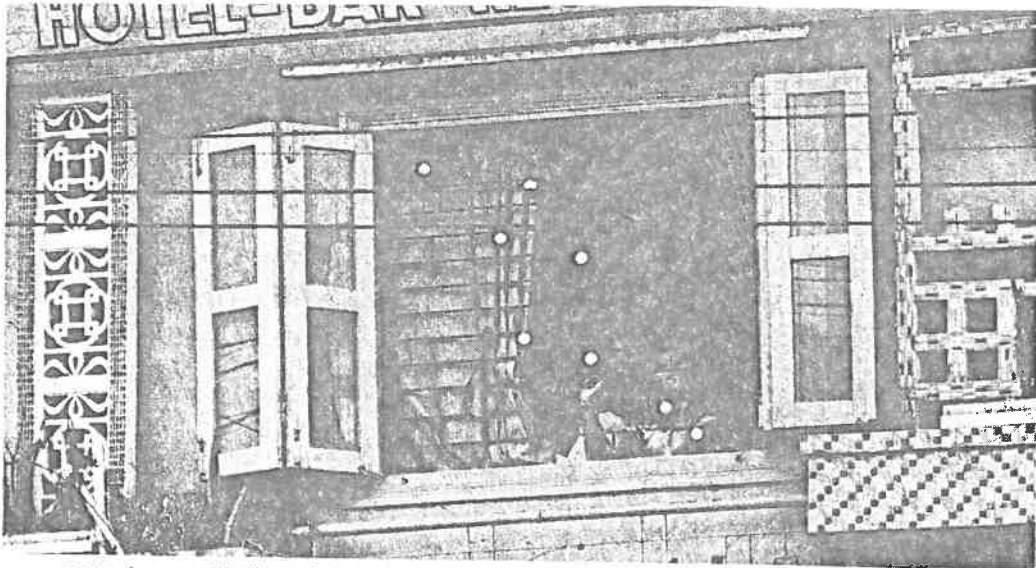
pas compte que vous pouvez vous causer du tort ? »

Le lendemain, Saint-Martin était transféré dans un autre camp, à 300 kilomètres au nord de Long Binh.

Dame Dragon avait gagné la partie. Elle allait dépenser deux cent mille dollars pour faire construire un édifice. Au-dessus de l'entrée, deux géantes statues de femmes nues attireraient les clients qu'attendaient à l'intérieur deux cents masseuses et, dans une salle à peine éclairée, deux cents autres jeunes filles, prêtes à boire et à tenir compagnie aux militaires.

Le nouveau commandant de Long Binh, le colonel Castle, effrayé à l'idée qu'un journaliste révèle l'existence de la maison de Dame Dragon, donna l'ordre d'enlever les deux statues, de faire partir les hôtesse sans toucher aux masseuses dont la profession justifiait la présence, mais, par contre, de ne jamais fermer les portes des cellules du salon de massage. Il ne pouvait guère faire plus : Mme Phoung lui avait rappelé qu'elle avait des amis généraux, et que lui n'était que colonel.





... pour la prostitution (ici un des innombrables établissements spécialisés de Saigon, dont le nom, « Paix », est une dérision.)

nom du général Cole, chacun semblait terrifié... Lorsque vous le nommez, c'est comme si vous parliez de l'Être suprême. »

Quelques jours avant Noël, Saint-Martin reçut la visite de Mme Phoung. Elle était venue le prier de lui accorder le fameux contrat au sujet du bain de vapeur. Il expliqua qu'il fallait obtenir l'approbation d'une commission d'officiers. Dame Dragon sourit : elle allait, dit-il, poser la question au général Cole. Le lendemain, le contrat était signé.

Une semaine plus tard, le soir de la Saint-Sylvestre, le général Johnson, chef d'état-major, venait en visite à Long Binh. Un des hommes de sa suite demanda à Saint-Martin :

« C'est bien vous, le commandant qui fait un peu de mouchardage autour de lui ? Vous ne vous rendez

Elle n'était pas la seule à s'efforcer de le convaincre. Il avait eu l'imprudence de s'intéresser au fonctionnement des cantines et des mess : c'était son tour de recevoir des coups de téléphone anonymes. L'un lui offrait une Cadillac, l'autre mentionnait une somme de cinquante mille dollars, un troisième lui adressait des menaces de mort. Le chef de la police militaire le fit accompagner par des gardes du corps. Le jour, c'était facile, mais la nuit cela posait des problèmes, car l'officier devait emmener des patrouilles dans la jungle, et le Vietnam du Sud n'est pas qu'un marché, malgré certaines apparences.

C'est ce qu'avait compris Mme Isabel Evans. Désirant faire un emprunt pour l'achat d'un million et demi de cartes de Noël, elle écrivait de Saigon à son banquier aux Etats-Unis

le commandant l'invita à entrer, lui offrit à boire, expliqua qu'il était fort fatigué et n'éprouvait pas une envie particulière de se lancer dans une aventure amoureuse. La jeune fille semblait inquiète. Elle avoua que, si elle ne restait pas avec lui, cela tournerait mal pour elle. Il lui conseilla de raconter à quiconque l'avait envoyée que l'officier américain l'avait gardée ; lui en dirait autant. Elle s'en alla, rassurée.

Saint-Martin devait retrouver le sergent-chef le lendemain matin. Higdon s'informa :

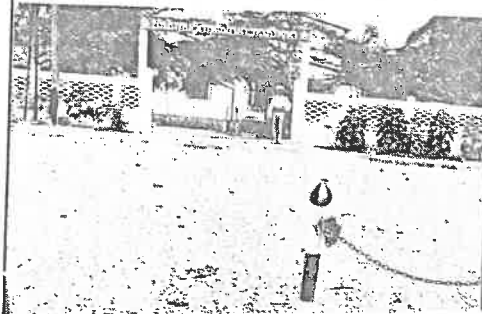
« Mon commandant, comment s'est passée votre nuit ? »

— Fantastique, bredouilla l'officier, tenant la promesse qu'il avait faite à la jeune fille.

— Avez-vous approuvé la marchandise ?

— Elle était *ding how* ! », s'écria Saint-Martin, se servant d'une expression dont il croyait qu'elle signifie en chinois « qualité supérieure ».

Les deux hommes remontèrent en voiture pour rentrer à Long Binh. Saint-Martin se posait des questions. Il finit par demander qui était cet



Coïncidence ou non, leurs notes ont été payées, par qui, on l'ignore, mais en même temps : à 12 h 6.

Les renseignements sont précis. C'est qu'ils devaient être obtenus, au cours des années suivantes, par les investigateurs d'une commission d'enquête du Sénat des Etats-Unis. Ceux-ci avaient beaucoup voyagé et questionné de nombreux témoins, dont le commandant Saint-Martin, mais les deux personnes qui les intéressaient particulièrement n'étaient pas faciles à atteindre.

L'une d'elles devait déposer par la suite. Selon le général Cole, c'est par hasard qu'il avait rencontré M. Crum à l'hôtel Hilton, mais son voyage à Hong Kong, loin d'avoir été arrangé par cet homme, n'était motivé que par des affaires de service.

« Je ne me souviens pas, dit-il, combien de fois j'ai vu M. Crum. Je crois qu'il est venu dans ma chambre ou bien je l'ai rencontré dans le hall de l'hôtel. Je ne sais pas où nous nous sommes vus. »

Le général expliqua qu'à Saigon même, Crum et lui ne se rencontraient qu'à des réceptions. Comme ils avaient tous deux vécu en Chine, ils s'entretenaient, dit-il, de leurs expériences avec les Chinois et échangeaient leurs avis sur la façon dont ce pays avait été gagné par les communistes. Ils parlaient aussi de l'hôpital Cach Mang, un établissement de charité qu'ils soutenaient l'un comme l'autre.

William Crum, lui, n'a jamais accepté de comparaître. Il était in-



... pour la drogue (ici, une vendeuse de marijuana)...

Earl qu'avait mentionné M. Crum. « Le général Cole », dit l'autre.

C'était le même qu'avait mentionné M. Phoung en parlant de sa sœur. Était-ce possible ? M. Crum et Dame Dragon connaissaient-ils vraiment le chef-adjoint d'état-major des forces américaines au Vietnam ?

Le 29 avril 1967, à 16 h 23, Earl F. Cole descendait à l'hôtel Hilton, à Hong Kong, et notait comme adresse : « Etat-major de l'armée des USA, Vietnam. » A la même date, à 21 h 39, William Crum arrivait à son tour et inscrivait discrètement sur le registre : « Aux bons soins de A. Smith. » Leurs chambres respectives avaient été retenues par le gérant de l'agence de Price et Cie, importateur au Vietnam de bières et liqueurs. Trois jours plus tard, les deux hommes devaient repartir.

trouvable et son avocat expliqua que l'état de santé du client, en particulier son état psychique, ne lui permettait pas de subir des interrogatoires.

De plus, il était extrêmement occupé. Price et Cie, qu'il dirigeait, fournissait à l'armée américaine au Vietnam des boissons, par exemple plus d'un million et demi de bouteilles de whisky. Une autre de ses sociétés, Sarl Electronics, vendait ou louait aux institutions militaires les appareils à sous, les juke-box et autres amusements et jeux de hasard, fabriqués au Japon, qu'une troisième entreprise, Vietnam Electronics, tenait à la disposition des bars et hôtels vietnamiens. Bref, M. Crum était l'homme d'affaires américain le plus important au Sud-Vietnam. Comme devait en témoigner un de ses anciens employés, c'était un homme charmant, persuadé que tout un chacun a son prix, depuis un général à quatre étoiles jusqu'au simple soldat.

Le commandant Saint-Martin ignorait ces détails comme il ne pouvait se douter que, dès son retour de Hong Kong, le général Cole — combien d'étoiles ? — avait adressé un message officiel à la direction des douanes à Saigon, la priant d'accorder à Sarl Electronics les droits d'entrée libre de ses marchandises, destinées aux militaires. Quelques jours plus tard, une deuxième lettre, du même aux mêmes, soulignait la mission « charitable et morale » que Sarl Electronics remplissait auprès des forces américaines.

Les camions de l'armée transportaient toutes sortes de produits, introduits au Sud-Vietnam sans passer par la douane, et les amenaient dans les camps militaires où ils étaient bien gardés et ne risquaient aucun contrôle. Il y en avait à Qui



« La guerre continue, mais nos affaires aussi. »

Les soldats le savaient, la police militaire était au courant, ses agents procédaient quelquefois à des investigations, ce qui manquait de prudence : Robert Scara, policier, n'a-t-il pas fait l'objet d'une enquête de ses supérieurs parce qu'il s'était permis d'enquêter sur William Crum et Sarl Electronics ?

Tant pis si les voitures japonaises soi-disant destinées à l'armée pénétraient au Vietnam sans passer par la douane. Tant pis si, dans les cantines, on pouvait acheter des fouritures et des pierres précieuses, inaccessibles aux soldats, mais qui sécoulaient sur le marché noir. La plupart des Américains fermaient les yeux, se bouchaient les oreilles. C'étaient les plus honnêtes.

Le contraire était si facile. Price et Cie, par exemple, transférait des fonds dans une banque de Hong Kong avec des instructions pour verser telle somme à Uriel, à son domicile, au bureau ou dans le hall d'un hôtel, sans demander de reçu ni de signature, l'opération était fondée sur la confiance réciproque du teneur, du destinataire et des employés de la banque. D'autres paiements étaient plus simples, de la main à la main, même en présence de tiers, tout au plus sous enveloppe. Comme, un témoin devait raconter au sujet d'un raid policier qu'il fallait prévenir :

« M. Crum dit que le général Cole lui coûtait mille dollars par mois, et

que c'était le genre de service qu'il pouvait lui demander. »

Entre-temps Cole avait changé de service. On approchait de la fin de 1968, et il s'occupait du programme dit de pacification. Il n'empêche qu'il s'assied pour écrire une longue lettre à un autre général, qui s'occupe des problèmes d'intendance, et lui dire que le soldat américain au Vietnam est triste car il manque de sa bière préférée : suit le nom d'une marque.

M. Crum se portait bien. Il n'était pas le seul à prospérer.

Aucune ville ne ressemble au Chicago du temps de la prohibition, d'Al Capone et autres gangsters autant que Saïgon, sauf qu'en plus y règne un marché noir particulier. Dame Dragon, par exemple, n'a que faire des piastres sud-vietnamiennes. Les clients de son bain de vapeur et du salon de massage ne disposent pas de dollars, ils paient en bons qu'elle réussit à échanger contre un chèque en devise américaine qui sera déposé dans une banque new-yorkaise au nom de C.F. Hsiao, un modeste habitant de Hong Kong qui touche d'un ami anonyme de Bangkok 50 dollars, chaque fois que dix mille sont versés à son compte. En un an, Mme Phoung transfère un demi-million de dollars.

Elle n'est pas la seule à le faire. Nguyen Tan Phuoc, riche Saïgonnais, veut échanger ses piastres contre des dollars au cours du marché noir. Brandon Backlung, représentant à Saïgon d'un trust américain,

ne veut pas acquérir des piastres au cours officiel. Il écrit à New York, à sa banque, la priant de déposer telle somme chez un confrère, au compte d'un personnage anonyme dont l'adresse télégraphique est « Innocence, Hong Kong ». New York confirme le virement à Hong Kong à sa manière : « Testament grand-mère vingt mille dollars valable. » Et Nguyen Tan Phuoc se présente chez Backlung, portant sous le bras un carton long d'un demi-mètre et bourré de piastres.

Le temps passe. En septembre 1969, la commission d'enquête du Sénat engage ses recherches. Entre autres, une danseuse, June Collins, dépose. Elle est la seule, pour l'instant, à nommer le général Cole. Cinq jours plus tard, il présente une demande de mise en retraite qui lui est accordée au bout de neuf mois. Il est réduit au grade de colonel et se voit retirer une médaille. C'est tout. Comme devait le constater le président de la commission sénatoriale : « La tentative de l'armée de passer sous silence l'affaire Cole était bien calculée pour le faire démissionner de la manière qui générerait le moins le haut commandement. »

Ce récit est puisé dans les témoignages tels que devait publier la commission d'enquête, et tous les détails, tous les dialogues ont été empruntés aux dépositions des témoins.

Il serait naïf de croire que les quelques épisodes relatés résumant

l'affaire. Crum, lié, entre autres, au plus grand trust mondial de fabrication et de vente de machines à sous, dont s'occupe la Mafia, est loin d'être le seul homme d'affaires américain qui profite de la guerre du Vietnam. Cole n'est pas le seul officier qui en a tiré avantage.

Rendons hommage au général Westmoreland. Après avoir commandé les forces américaines au Vietnam, il fut promu chef d'état-major à Washington. A l'occasion de son départ de Saïgon, les officiers supérieurs du service de pacification, Cole en tête, lui présentèrent un étui à cigarettes en argent avec leurs noms gravés. C'est en 1971 qu'un journaliste révéla la présence de M. Crum parmi les signataires. Cole affirma qu'il l'avait ignoré avant de dire que l'étui était un cadeau personnel de Crum : les autres n'avaient offert que leurs signatures.

L'affaire était gênante. Le chef d'état-major tenait à s'expliquer. Il s'était trompé, dit-il, en déchiffrant les noms, et avait pris celui de M. Crum pour celui du général Crumun, un vieil ami et un homme de valeur.

Il faut savoir distinguer entre valeur et valeurs, entre Crum — M. — et Crumun avec deux M. L'homme d'affaires, expédiait au Vietnam les machines à sous ; le général, qui commandait l'aviation à Guam, y envoyait les bombardiers B-52.

Vladimir POZNER.